

B U L L E T I N
DE L'ASSOCIATION POUR L'ETUDE DE L'OEUVRE D'HENRI DE MAN

Tirage supplémentaire spécial sans couverture

No 5 - Décembre 1976

SOMMAIRE :

Piet Tommissen	A propos d'une biographie d'Henri de Man (I)	2
	Communication	15
Henri de Man	Sozialismus und Gewalt	16
	Résumé français	24
	Echos et nouvelles	26

PUBLIE PAR L'ASSOCIATION POUR L'ETUDE DE L'OEUVRE D'HENRI DE MAN
c/o Département d'histoire du droit et des doctrines juridiques
et politiques, Faculté de droit, Place de l'Université 3,
1211 GENEVE 4 (Suisse)

B U L L E T I N
DE L'ASSOCIATION POUR L'ETUDE DE L'OEUVRE D'HENRI DE MAN

Tirage supplémentaire spécial sans couverture

No 5 - Décembre 1976

SOMMAIRE :

Piet Tommissen	A propos d'une biographie d'Henri de Man (I)	2
	Communication	15
Henri de Man	Sozialismus und Gewalt	16
	Résumé français	24
	Echos et nouvelles	26

PUBLIE PAR L'ASSOCIATION POUR L'ETUDE DE L'OEUVRE D'HENRI DE MAN
c/o Département d'histoire du droit et des doctrines juridiques
et politiques, Faculté de droit, Place de l'Université 3,
1211 GENEVE 4 (Suisse)

BULLETIN D'INFORMATION DE L'ASSOCIATION POUR L'ETUDE DE L'OEUVRE

D'HENRI DE MAN

c/o Section de droit public, Faculté de droit, Université Genève
Place de l'Université 3, 1211 GENEVE 4 (Suisse)
Rédacteur responsable : M. Brélaz

N° 5 - Décembre 1976

Sommaire :

Piet Tommissen	A propos d'une biographie d'Henri de Man	2
	Communication	15
Henri de Man	Sozialismus und Gewalt	16
	Résumé français	24
	Echos et nouvelles	26

Les articles signés n'expriment pas nécessairement les vues
de l'Association ou de son secrétariat. Ils n'engagent que
la responsabilité de leur auteur.

Piet Tommissen

A PROPOS D'UNE BIOGRAPHIE D'HENRI DE MAN^(*)

En 1971, l'historien gantois Herman Balthazar (*1938) constatait qu'en Belgique l'intérêt pour Henri de Man (1885-1953) allait crescendo; il mentionnait par ailleurs "un projet concret visant à l'édition d'une série de documents se rapportant à H. de Man", ainsi qu'une biographie mise en chantier¹. Or, depuis lors, la série annoncée est en cours de publication² et la biographie promise se trouve à notre disposition³. Celle-ci est le résultat de trois années de travail ininterrompu. En effet, sollicitée en 1969 par l'éditeur anversois Antoon Pelckmans et le professeur Karel Van Isacker (*1913) d'écrire une vie d'Henri de Man, Mme Mieke Claeys-Van Haegendoren (*1943) a relevé le gant (p. 7). Mais elle ne s'est pas lancée à l'aveuglette dans cette entreprise, car sa thèse de doctorat portait déjà sur l'histoire du Parti Ouvrier Belge durant le quart de siècle 1914-1940⁴. Néanmoins la tâche s'est avérée difficile, puisque l'auteur se demande dans une postface si elle oserait accepter une deuxième fois d'écrire la vie d'un homme si controversé (p.381). Quoi qu'il en soit, et indépendamment des remarques critiques que j'ai l'intention de formuler ci-après, son travail doit être apprécié à sa juste valeur, c'est-à-dire comme une performance digne d'éloges et, simultanément, comme un essai indispensable à la rédaction future de la biographie définitive d'Henri de Man.

Pourtant, après la seconde guerre mondiale et avant la parution du livre de Mme Claeys-Van Haegendoren, d'autres ouvrages et études avaient déjà été consacrés à de Man dans les provinces néerlandophones. Aussi curieux que cela puisse paraître, les auteurs de ces publications se sont montrés tous bienveillants et compréhensifs à l'égard du corpus delicti de leur examen. Le livre plutôt philosophique du Père A.A.J. Pfaff⁵, une étude d'E. Van der

(*) Une première version de ce texte a paru en néerlandais sous le titre : Hendrik de Man redivivus in Kultuurleven, vol.40 no 4, mai 1973, pp. 397-403. Le présent article n'est pas une traduction pure et simple de l'original. L'auteur a traduit librement du néerlandais et de l'allemand les citations utilisées. Les notes sont renvoyées à la fin du texte, pp. 10 ss.

Straeten⁶ et quelques mémoires universitaires⁷ mis à part, c'est l'Américain Peter Dodge (* 1926) qui a soumis à l'approbation des intéressés la première investigation d'envergure⁸. Grâce à l'appui de la Fondation Fulbright, il avait pu se rendre en Europe, vérifier sur place à peu près tout ce que de Man avait écrit et ce qui avait été écrit sur lui, et prendre contact avec un nombre impressionnant de témoins; dès 1958 il fut à même de confier à la International Review of Social History du célèbre Internationaal Instituut voor Sociale Geschiedenis (Amsterdam) un premier chapitre de son futur livre.⁹ Entre-temps, le pasteur Adriaan M. van Peski (*1925) avait également commencé à s'intéresser à de Man. Après avoir écrit une sorte de mémoire,¹⁰ il publia un ouvrage dont Maurits Naessens (*1908) put dire que c'était "la première introduction néerlandophone à la pensée d'Henri de Man".¹¹ Il me reste à signaler, ne serait-ce que par probité intellectuelle, la tentative d'Arthur De Bruyne (*1912) de rendre justice à de Man, bien qu'elle s'appuie presque exclusivement sur les écrits autobiographiques du leader socialiste et n'apporte guère de nouveaux éléments.¹²

Dans l'élaboration de son livre, Mme Claeys-Van Haegendoren a finalement opté pour une formule permettant d'accentuer dans la mesure du possible le rôle du milieu socio-culturel (pp.8-9). Comme tout autre procédé, celui-ci a des avantages et des inconvénients. Il y aura certainement des lecteurs pour regretter que l'auteur communique si peu de détails purement biographiques : même le nom des deux premières compagnes manque... D'autres s'étonneront sans doute que la contribution doctrinale d'Henri de Man, celle qui lui a valu une renommée internationale, ne soit pas étudiée en profondeur. Personnellement je crains fort que l'auteur n'a même su réaliser son propre dessein que de façon partielle, voire insatisfaisante. Il suffit de jeter un coup d'oeil sur la table des matières pour s'en convaincre. La vie d'Henri de Man est notamment scindée en quatre périodes successives : son évolution jusqu'en 1933, sa carrière politique (1933-1940), les années de la guerre (1940-1945), l'exil suisse (1945-1953). Or, à ces quatre phases correspondent 120, 116,

67 et 22 pages. Le caractère succinct de l'examen de la période 1945-53 est motivé ainsi : "Ce n'est pas ici la place d'écrire l'histoire de la répression. Aussi longtemps que ce ne sera pas chose faite, je me garderai bien de vouloir approfondir cette dernière phase de la vie d'Henri de Man" (p.368). Par contre, la disproportion frappante avec le nombre de pages consacré à la deuxième, voire à la troisième période s'explique par le fait qu'il y avait suffisamment de renseignements sur la carrière politique, tandis que des données et des faits précis concernant la période 1940-45 faisaient défaut (p.25 note). Bref, Mme Claeys-Van Haegendoren s'est heurtée au même handicap que lors de l'élaboration de sa thèse précitée : "l'impossibilité, par suite de décisions officielles, de pouvoir utiliser l'information de bonne source"¹³ Il en résulte que les années politiques d'Henri de Man constituent le plat de résistance du livre et que, par conséquent, ce sont surtout les chapitres cinq, six et sept (pp. 174-290) qui en déterminent l'importance scientifique.

Malgré l'obligation où elle s'est trouvée de se concentrer sur l'attitude d'Henri de Man pendant les années 1933-40, Mme Claeys-Van Haegendoren n'a pas non plus traité cette période de manière exhaustive. Sans avoir recours à une étude récente sur le néo-socialisme belge,¹⁴ qu'il me soit permis d'illustrer mon assertion à l'aide de deux exemples. Primo, c'est à juste titre que l'auteur attache tant de valeur aux 14 thèses de Pontigny, qu'elle n'hésite pas un instant à reproduire intégralement (pp. 391-394). Mais la discussion de ce thème intéressant et important à la fois occupe à peine deux pages entières (pp. 172-173). Il se peut qu'elle n'ait plus pu prendre en considération les jugements post festum publiés dans les Socialistische Standpunten, notamment celui de Jef Rens (*1905).¹⁵ Mais il est regrettable qu'elle ignore apparemment jusqu'à l'existence de l'article que le Suédois Rolf Nordling (*1893) et le Français Georges Lefranc (*1904) ont écrit pour le liber amicorum Paul Desjardins (1859-1940), l'animateur des Décades de Pontigny, et qui contient entre autres la phrase suivante : "Cette rencontre, il serait intéressant de savoir qui a pu la provoquer ?"¹⁶ Secundo, l'auteur cite bien entendu le

Manifeste pour la neutralité contre l'éternisation de la guerre (pp. 283-284).¹⁷ Mais elle ne profite pas de l'occasion pour discuter la thèse de Jules Gérard-Libois (*1923) et José Gotovitch (*1940),¹⁸ thèse qui vise avant tout la réfutation de la version de Robert Poulet (*1893). Pourquoi Mme Claeys-Van Haegendoren ne s'est-elle pas renseignée auprès d'initiés comme Gabriel M. Figeys dit Zanekin (*1904) ?¹⁹

En ce qui concerne le problème épineux des influences intellectuelles qu'Henri de Man a subies, notre auteur déplore que celui-ci "commet systématiquement l'erreur scientifique de passer sous silence ses sources; de cette façon, il a donné à tort l'impression de fournir à la pensée sociale une contribution beaucoup plus originale qu'elle ne fut en réalité..." (p.144). Elle mentionne le rôle de Robert(o) Michels (1876-1936) par le biais de son livre bien connu Zur Soziologie des Parteiwesens in der modernen Demokratie (1911) (p.145, p.196),²⁰ du comte Hermann Keyserling (1880-1946) (p.139),²¹ celui des fondateurs de l'Ecole de Francfort, Max Horkheimer (1895-1973) et Theodor Wiesengrund dit Adorno (1903-1969) (p.379).²² A la suite de ma suggestion (p.416 note 41), elle mentionne également Vilfredo Pareto (1848-1923), en se référant à l'avis de Robert Van Genechten (1895-1945) : "Dans son livre majeur 'Au-delà du Socialisme' (sic), de Man y parvient à 'oublier' jusqu'au nom de Pareto, bien que ce livre porte fortement l'empreinte de Pareto ainsi que celle de Freud".²³ Au risque de me tromper - le livre ne contient malheureusement pas un index des noms ni des sujets traités - j'ajouterai qu'il manque assez curieusement le nom de Georges Sorel (1847-1922) dans cette énumération incomplète. Pourtant, dans une lettre à Benito Mussolini (1883-1945) du 23 août 1930 qui figure dans la liste des documents consultés (p.45), de Man a avoué sa dette intellectuelle envers celui que Lénine (1870-1924), dans un mouvement de colère, a traité de "Konfusionsrat".²⁴

En ce qui concerne le fameux Plan du Travail, Mme Claeys-Van Haegendoren n'évoque pas la discussion doctrinale qu'il a engendrée, par exemple en Union Soviétique sous la plume de Jenő Varga (1879-1964),²⁵ mais elle signale pêle-mêle l'influence sous-jacente de plusieurs sources d'inspiration :

- le WTB-Plan der Arbeitsbeschaffung du triumvirat Wladimir S. Woytinsky (1885-1960), Fritz Tarnow (1880-1951) et Fritz Baade (*1893) (p.166);²⁶
- les Anglais John Maynard Keynes (1883-1946), Georges Douglas Steward Cole (1889-1959) et Richard Stafford Cripps (1889-1952) (p.165, p.167);
- des auteurs isolés comme Otto Bauer (1881-1938), Jean Jaurès (1859-1914) et Eduard Heimann (1889-1973) (p.164, p.170).

Mais elle ne prend pas en considération l'affirmation de Victor Leemans (1901-1971) selon qui les écrits et les réalisations de Hjalmar Schacht (1877-1970) et de Walter Darré (1895-1953) ont guidé de Man au moment de la concrétisation de son Plan.²⁷

Cet impact me semble plausible, c'est-à-dire digne d'être examiné de plus près, surtout à la lumière du penchant d'Henri de Man pour les idées de la droite de son temps, penchant auquel je reviendrai plus loin.

Mais au préalable il faut encore savoir gré à Mme Claeys-Van Haegendoren d'avoir abordé un sujet aussi fondamental que l'interprétation que de Man a donnée à la fonction de l'intellectuel dans le contexte social (e.a. pp.157-158). Il est cependant dommage qu'on ne nous dise pas si cette interprétation fut la résultante d'expériences vécues (p.59), de contacts décisifs sur le plan humain (p.157), ou bien s'il faut l'attribuer à une veine pessimiste qui serait devenue prédominante vers la fin des années vingt (p.211, pp. 378-379) et qui, à la rigueur, pourrait expliquer certaines actions et déclarations d'Henri de Man, surtout dans la dernière phase de sa vie (p.359).²⁸ Il n'empêche que l'auteur a parfaitement raison de retenir ce thème. N'oublions pas que Friedrich August (von) Hayek (*1899) a pu écrire en 1949 que "socialism has never and nowhere been at first a working-class movement".²⁹ L'exemple classique de la pléthore d'intellectuels durant la période héroïque du socialisme me semble être la composition du second et décisif congrès du Parti social-démocrate ouvrier de Russie, tenu en 1903 à Bruxelles et à Londres, et qui a donné lieu après non moins de 37 séances plénières, à la scission en deux fractions distinctes, celle des Bolcheviks et celle des Mencheviks. Voici ce que nous révèle Boris Souvarine (*1895) :

"Sur cinquante-huit délégués dont quatorze avec voix consultative, il n'y avait que quatre ouvriers et encore ne les fit-on pas venir sans peine".³⁰ Après la première guerre mondiale la situation s'est aggravée du fait qu'un phénomène nouveau est intervenu : "L'embourgeoisement de la classe ouvrière était presque une obsession pour les intellectuels de la génération d'Henri de Man" (p.157). Bientôt ces responsables misaient sur cette intelligentsia sans attaches dont Karl Mannheim (1893-1949) - et non Alfred Weber (1868-1958) comme Mme Claeys-Van Haegendoren le pense à tort (p.132) - venait d'esquisser la théorie.³¹ Il est vrai cependant que, après deux guerres mondiales, de Man a partagé le pessimisme de maint sociologue de son âge (pp. 378-379).³²

Penchons-nous maintenant sur le problème le plus épineux et le plus ingrat auquel doit faire face quiconque s'intéresse à de Man. Selon Mme Claeys-Van Haegendoren, "c'est une interprétation a posteriori que de prétendre qu'à ce moment-là (vers 1935) Henri de Man aurait été favorable au national-socialisme ou qu'il aurait eu de la sympathie cachée pour Hitler" (p.237). Mais ailleurs elle écrit "qu'on savait que H. de Man avait de la sympathie non pas bien sûr pour le nazisme, mais tout de même pour l'Allemagne et l'autoritarisme" (p.285). Les idées d'Henri de Man relatives à un retour aux sources médiévales sont qualifiées de "corporatisme démocratique" (p.234), mais cette terminologie, par sa ressemblance avec la terminologie fasciste, causa beaucoup d'animosité dans les rangs socialistes (p.234). Après la capitulation de 1940, de Man espérait de la victoire allemande "la possibilité d'un renouveau politique, même dans le sens socialiste, et l'unification de l'Europe" (p.291). Cependant, "en 1941 il accentuait davantage ce qui le séparait du national-socialisme allemand" (p.292). Aux yeux de Mme Claeys-Van Haegendoren il est donc injustifié et même injuste de soupçonner de Man de préjugé favorable au fascisme. Ce qui prouve que le fameux recul historique n'est pas une fiction, puisqu'en 1956 le Père Pfaff pouvait encore "prouver" que la théorie d'Henri de Man ne devait pas nécessairement déboucher sur le national-socialisme et que son revirement personnel n'était que la suite logique de l'opposition qu'il rencontrait dans la réalisation de ses idées.³³

N'en déplaise à Mme Claeys-Van Haegendoren, j'estime que le problème reste entier. Tout d'abord le consensus indispensable sur la notion de fascisme fait défaut, en dépit d'une littérature qui ne cesse d'augmenter.³⁴ Ensuite il y a nombre d'activités et d'initiatives dont les dessous restent dans l'ombre, entre autres la politique du roi Léopold III (*1901).³⁵ Mais le point névralgique est certainement ce que j'ai appelé ci-dessus le penchant d'Henri de Man pour les idées de la droite de son temps. Pour autant que je puisse en juger, les auteurs ignorent ou minimisent cet aspect du problème. Mme Claeys-Van Haegendoren par exemple trouve étrange que ses livres majeurs aient paru chez un éditeur allemand d'obédience conservatrice (p.139), mais elle ne cherche pas à approfondir l'énigme. Henri de Man a aussi confié quelques-uns de ses articles les plus importants à la Europäische Revue³⁶ du prince Karl Anton Rohan (1898-1975),³⁷ cataloguée par Armin Mohler (*1920) parmi les périodiques des soi-disant jeunes conservateurs, une des cinq tendances entre lesquelles ce spécialiste suisse répartit les innombrables cercles et groupuscules qui, tout en se distançant du parti national-socialiste, se trouvaient néanmoins à droite de l'échiquier politico-idéologique de la République de Weimar.³⁸ Que dire au demeurant de la similitude de style de certaines manifestations nazies et du jeu Wir que de Man fit exécuter en 1932 à Francfort ?³⁹ Et pourquoi nier a priori l'influence sur de Man des théories financières de l'ingénieur Gottfried Feder (1883-1941), celui qui était considéré aux débuts du nazisme comme l'économiste le plus en vue du jeune parti politique ?⁴⁰ Il me paraît également indispensable de faire une analyse scientifique des contributions que de Man a fournies en 1939 à la revue au titre révélateur de Leiding.

Toutes ces indications ainsi que d'autres encore vont à l'encontre de certaines thèses que Herman Balthazar a récemment avancées dans une étude prudente mais des plus méritoires. L'historien gantois nous présente de Man comme un socialiste qui, souffrant de l'extension tentaculaire du fascisme, se serait mis en quête d'une alternative thérapeutique;⁴¹ ses idées auraient inspiré relativement vite la nouvelle droite en Flandre, et ce succès

aurait contribué à son éloignement accéléré du bercail socialiste.⁴² Or, j'estime qu'il faut se rendre à l'évidence et renverser les rôles. En préparant son mémoire de licence, un de mes étudiants a utilisé auprès de quelques contemporains un questionnaire que j'avais rédigé à cette intention. Mon hypothèse, suggérant que la gauche aurait été influencée durant l'entre-deux-guerres par les idées de la droite, n'a pas été ébranlée par les réponses obtenues, bien au contraire.⁴³ Qu'il me soit permis de citer un des porte-parole les plus écoutés de la droite allemande, Hans Zehrer (1889-1966) : "Partiellement contraint par nécessité et incertitude intérieure, partiellement aussi par calcul tactique, tout ce que nous avons combattu effectue en ce moment un revirement adroit. On nous vole tout d'un coup les mots de la bouche, on se sert soudainement de nos armes, on se pare de nos exigences et ce qui, il y a un an, était encore considéré comme haute trahison, cloué au pilori et ce qui exigeait du courage pour le propager, tout cela est prêché dorénavant à la tribune de la politique officielle."⁴⁴ Ces mots amers résument de façon convaincante la situation réelle en 1929.

*

* *

Le moment est venu de nous résumer et de conclure. On pourrait encore signaler une série d'erreurs de moindre importance et des affirmations hâtives. Sans nier par exemple les mérites de Jacques Maritain (1882-1973) et de Jacques Leclercq (1891-1971), il n'en reste pas moins vrai qu'Emmanuel Mounier (1905-1971) a lancé avec ses amis, Edmond Humeau (*1907) entre autres, la revue personnaliste Esprit (p.205). Et lorsqu'on prétend que le régime de Benito Mussolini bénéficiait de l'appui "occulte" du Vatican (p.202), le lecteur aimerait trouver une référence bibliographique ou une preuve substantielle. De toute façon, Mme Claeys-Van Haegendoren a évité l'écueil de la panthéonisation et elle n'a pas donné dans le panneau du dénigrement sournois. Pour elle, il ne s'agit pas de réhabiliter⁴⁵ ou de récupérer Henri de Man, mais d'examiner son cas selon les critères de la science objective, sans préjudice⁴⁶ ni réserves mentales.⁴⁷ Moyennant la vérification de plusieurs détails, l'élimination d'erreurs évidentes et la refonte de

certaines paragraphes,⁴⁸ la traduction de son livre dans une langue plus accessible au public international intéressé s'impose : voilà mon opinion définitive et sincère.

Bruxelles
Economische Hogeschool Sint-Aloysius

Prof. Dr Piet Tommissen

NOTES

1. H. Balthazar : Archief H. de Man, Bruxelles : Algemeen Rijksarchief, 1971, VII + 55 p., No 2 dans la collection "Inventarissen van het Navorsings- en Studiecentrum voor de Geschiedenis van de Tweede Wereldoorlog"; cf p. III.
2. Il s'agit d'une édition neerlandophone en six volumes des publications principales d'Henri de Man, en cours de publication à Anvers/Amsterdam : Standaard Wetenschappelijke Uitgaven, 1974 sqq. Chaque tome contient une introduction due à un spécialiste, mais ce n'est pas une édition scientifique. Ces introductions sont d'ailleurs de valeur inégale; jusqu'à présent seule celle de Lode Hancké pour L'Idée socialiste vaut la peine d'être signalée.
3. M. Claeys-Van Haegendoren : Hendrik de Man.- Een biografie, Anvers/Utrecht : De Nederlandsche Boekhandel, 1972, 440 p., dans la collection "Mens en Tijd". Dans mon texte, les citations empruntées à ce livre sont immédiatement suivies de la page de référence.
4. M. Claeys-Van Haegendoren : 25 jaar Belgisch Socialisme.- Evolutie van de Belgische Werkliedenpartij tot de parlementaire democratie in België van 1914 tot 1940, Anvers/Bruxelles : Standaard, 1967, 508 p.
5. A.A.J. Pfaff : Hendrik de Man.- Zijn wijsgerige fundering van het moderne socialisme, Anvers/Amsterdam : Standaard, 1956, 189 p., dans la collection "Filosofische bibliotheek".
6. E. Van der Straeten : Het socialisme in zijn sociaal-psychologische en cultuur-historische verklaring bij Hendrik de Man, in : Tijdschrift voor sociale wetenschappen, vol. 4, No 2, 1959, pp. 109-154.
7. Depuis la parution du livre de Mme Claeys-Van Haegendoren, un autre mémoire intéressant a été défendu par Georges Stienlet : De politieke ekonomie van Hendrik de Man.- Een interpretatie, Louvain : Katholieke Universiteit (Departement Economie), 1974, I + 124 p. ronéotypées. L'auteur a publié sous le même titre une étude également stimulante, in : Bijdragen tot de geschiedenis, vol. 57 no 3-4, 1974, pp. 266-280.
8. P. Dodge : Beyond Marxism.- The Faith and Works of Hendrik de Man, La Haye : Martinus Nijhoff, 1966, VII + 280 p.
9. P. Dodge : Voluntaristic Socialism.- An Examination of the Implications of Hendrik de Mans Ideology, in : International Review of Social History, vol. 3 no 3, 1958, pp.385-417.

10. A.M. van Peski : Hendrik de Man.- Ein Wille zum Sozialismus, Tübingen : Mohr, 1963, 24 p., dans les "Veröffentlichungen der Akademie für Wirtschaft und Politik Hamburg". Le texte a également paru in : Hamburger Jahrbuch für Wirtschafts- und Gesellschaftspolitik, vol. 8, 1963.
11. A.M. van Peski : Hendrik de Man, Bruges/Utrecht : Desclée de Brouwer, 1969, 201 p.; cf p. 7.
12. A. De Bruyne : Hendrik de Man - Cyriel Verschaeve, De Panne : Vlaamse Vrienden van de Westhoek, 1969, 300 p., n° 4-5 dans la collection "West-Pockets".
13. Cf le compte rendu du livre cité à la note 4 par Els Witte, in : Belgisch tijdschrift voor Nieuwste Geschiedenis, vol.1 no 1, 1969, pp. 181-184; cf pp. 183-184.
14. Steven Philip Kramer : Neo-socialism.- The Belgian Case, in Res Publica, vol. 18 no 1, 1976, pp. 59-80.
15. La discussion se trouve in : Socialistische Standpunten, vol.19, 1972, no 2 pp. 75-80, no 3 pp. 140-147 et no 4 pp. 213-227. L'intervention de Jef Rens pp. 140-143.
16. R. Nordling et G. Lefranc : L'activité sociale de Paul Desjardins, pp. 215-222 dans le recueil édité par Anne Heurgon-Desjardins : Paul Desjardins et les Décades de Pontigny, Paris : P.U.F., 1964, XI + 416 p.; cf p. 217.
17. Ce manifeste a paru d'abord in : Revue catholique des idées et des faits, vol. 19 no 27, du 20/9/1939, pp. 13-15. Il a été repris ensuite par d'autres périodiques, même - le fait mérite d'être signalé - dans les Cahiers franco-allemands, vol. 6 no 10-11, oct.-nov. 1939, pp. 620-623 (emprunté à Cassandre, l'hebdomadaire bruxellois, du 30/9/1939).
18. J. Gérard-Libois et J. Gotovitch : L'An 40.- La Belgique occupée, Bruxelles : CRISP, 1971, 517 p.; cf pp. 36-42.
19. Voici un extrait de la lettre que m'a adressée M. Figeys en date du 12/9/1972 : "Avant de signer le manifeste, je l'ai porté personnellement à la connaissance de Spaak qui me demanda d'y apporter deux ou trois retouches d'importance mineure. Il fut tenu compte de ces remarques. Sur la base de ce manifeste Spaak me demanda de venir le voir avec R. Poulet afin d'envisager la fondation d'un journal neutraliste. Poulet, ne voulant pas dépendre de fonds fournis par le gouvernement, ce qui eût compromis son indépendance, refusa. Quelque temps plus tard, De Becker fondait L'Ouest avec les mêmes appuis".
20. Mais dans sa bibliographie, M. Claeys-Van Haegendoren range ce livre erronément sous la rubrique "3.6 - Le socialisme allemand" (p. 37). D'ailleurs, le lecteur averti n'échappe pas à l'impression générale qu'elle est insuffisamment familiarisée avec l'histoire des idées.
21. Je ne comprends pas pourquoi la lettre si importante du 7/2/1926 a été reléguée dans les notes (p. 416 note 42). Voici une traduction libre de l'essentiel : "Je lis en ce moment un livre extraordinaire : 'Au delà du marxisme' de l'ancien chef socialiste belge Henri de Man. C'est quelqu'un de Darmstadt qui m'a

rendu visite à plusieurs reprises et qui a même participé incognito à maint colloque. Comme je pense que le livre fera date, au profit de notre cause, je vous prie de commander un exemplaire de recension et d'y consacrer à l'occasion un papier. Je vous prie de mentionner que l'auteur est quelqu'un de Darmstadt; comme tant d'autres il a cité tout le monde excepté moi, bien que les concepts fondamentaux soient les miens; à la longue cela commence à me peser."

22. Mais ailleurs elle signale que les contacts furent tout au plus occasionnels (p. 139).
23. R. Van Genechten : Verstarringsverschijnselen in de kapitalistische maatschappij, in : De Economist, vol. 81 no 5, mai 1932, pp. 337-361; cf p. 359. Cf infra note 36.
24. Lettres d'Henri de Man, in : Ecrits de Paris, no 84, juillet-août 1960, pp. 79-96; cf p. 81.
25. L'attaque de Varga contre le Plan et son auteur a même été traduite en néerlandais : Het 'Plan', Bruxelles : C.D.L., 1935, 77 p. Cette activité de Varga n'est pas signalée dans la monographie de Laszlo Tikos : E. Vargas Tätigkeit als Wirtschafts-analytiker und Publizist, Cologne/Graz : Böhlau, 1965, 101 p., no 20 dans les "Forschungsberichte und Untersuchungen zur Zeitgeschichte".
26. Cf le livre déconcertant de J.-P. Faye (*1925) : Langages totalitaires.- Critique de la raison narrative, L'économie, Paris : Hermann, 1972, VII + 771 p.; cf pp. 650 sqq.
27. V. Leemans : Hoogland.- De strijd om het Nieuwe Rijk, Louvain : Davidsfonds, 1938, 194 p., no 20 dans la "Keurreeks"; cf p.148.
28. Mme Claeys-Van Haegendoren signale à juste titre (p.139) que de Man a écrit une recension du livre retentissant d'Oswald Spengler (1880-1936) sur le déclin de l'Occident, in : Yale Review, vol. 13 no 4, juillet 1924, pp. 665-683.
29. F.A. (von) Hayek : Studies in Philosophy, Politics and Economics, New York : Simon & Schuster, 1969, X + 357 p., dans les "Clarion Books"; cf p. 178.
30. B. Souvarine : Staline.- Aperçu historique du bolchévisme, Paris : Plon, 1935, II + 574 p.; cf p. 56. La situation s'est améliorée petit à petit car le congrès de Stockholm "comptait 36 ouvriers et 108 intellectuels, totalisant 343 accusations pour crime politique, 286 années de prison et de déportation" et à Londres "les congressistes étaient 116 ouvriers, 196 intellectuels et divers" (p. 104).
31. Cf e.a. l'étude de Joseph Gabel (*1912) : L'idée d'aliénation et la sociologie de Mannheim, in : Etudes.- Revue du socialisme pluraliste, vol. 4 no 1, 1962, pp. 48-57; cf pp. 51-54.
32. Il est tentant de prolonger la lignée. En y incorporant Herbert Marcuse (*1898) avec son livre One-dimensional Man (1964) et même Charles R. Reich (*1928), l'auteur de l'analyse The Greening of America (1970), et Th. Roszak (*1933) avec The Making of a Counter Culture (1970), on s'aperçoit que de Man est un chaînon dans une longue chaîne de penseurs qui ont cherché ou cherchent à sortir d'une impasse.

33. A.A.J. Pfaff : op. cit. (cf supra note 5), p. 33.
34. Cf la tentative de classification incomplète de Wolfgang Wippermann (*1945) : Faschismustheorien, Darmstadt : Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1972, X + 158 p., no 17 dans la collection "Erträge der Forschung". Personnellement je crois que la recherche future doit s'orienter dans le sens d'Armin Mohler : Der faschistische Stil, pp. 179-221 dans son recueil : Von rechts gesehen, Stuttgart : Seewald, 1974, 343 p.
35. Cf Albert de Jonghe (*1908) : Hitler en het politieke lot van België, Anvers/Utrecht : De Nederlandsche Boekhandel, 1972, tome 1, 488 p., dans la collection "Mens en Tijd".
36. Je pense surtout à : Nationalsozialismus ? (vol.7 no 1, janvier 1931, pp. 18-38) et : Massen und Führer (vol. 7 no 11, nov. 1931, pp. 806-824). C'est dans ce dernier article qu'on trouve le nom de Vilfredo Pareto.
37. Voici la traduction libre d'un extrait de la lettre que le prince Rohan m'a adressée en date du 13/11/1973 : "... Du point de vue idéologique Henri de Man est sans doute le précurseur et d'une certaine manière le prophète d'une évolution du socialisme telle qu'elle s'est manifestée jadis uniquement dans le Labour Party, mais qui semble actuellement triompher des derniers vestiges du marxisme, surtout dans les contrées allemandes."
38. A. Mohler : Die konservative Revolution in Deutschland 1918-1932.- Ein Handbuch, Darmstadt : Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1972, XXX + 554 p.; cf p. 293.
39. H. de Man : Cavalier seul.- Quarante-cinq années de socialisme européen, Genève : Les Ed. du Cheval ailé, 1948, 310 p.; cf p. 145.
40. Inutile, j'espère, de souligner qu'un abîme sépare la théorie nazie d'avant 1933 et la pratique ultérieure. Il n'est pas étonnant que Feder ait été écarté et que ses idées n'aient pas percé. Une monographie sur Feder manque toujours. Il y a quelques indications utiles dans le livre de Gerhard Schulz (*1924) : Aufstieg des National-Sozialismus.- Krise und Revolution in Deutschland, Francfort : Ullstein/Propyläen, 1975, 921 p.; cf pp. 204, 699, 902-903.
41. H. Balthazar : Hendrik de Man.- Een portret, in : Ons Erfdeel, vol. 18 no 4, sept.-oct. 1975, pp. 555-568; cf p. 563.
42. H. Balthazar : art. cit. (cf supra note 41), p. 564.
43. Robert Landuyt : De houding van de tussenoorlogse rechtse stromingen in Vlaanderen ten aanzien van het economisch denken en het economisch gebeuren, Bruxelles : Economische Hogeschool Synt-Aloysius, 1976, 189 p. ronéotypées; cf pp. 174, 175 et 187 les réactions de MM. Henri Borginon (*1890), Lode Claes (*1919), Gaston Eyskens (*1905) et A.A.J. Van Bilsen (*1913).
44. H. Zehrer : Achtung, junge Front ! - Draussenbleiben !, in : Die Tat, vol. 21 no 1, avril 1929, pp. 25-40; cf p. 25.

45. Indirectement, c'est déjà chose faite puisqu'il figure dans les deux éditions de la Biographie nationale belge. Les contributions sont dues à Mme Claeys-Van Haegendoren (in : Nationaal Biografisch Woordenboek, 1970, col. 528-542) et à Michel Brélaz (*1934) et Ivo Rens (*1933) (in : Biographie Nationale, 1974, vol. 32 fasc. 2, col. 535-554).
46. L'introduction de Piet Frantzen (*1923) au tome 4 des Oeuvres (cf supra note 2), pp. 7-35, me paraît symptomatique à cet égard. Voici la traduction du paragraphe final : "Il n'entre pas dans le dessein de cette introduction d'approfondir tout cela, mais on peut se demander si de Man aurait commis les faux pas susmentionnés (par ex. l'entrée dans le gouvernement Van Zeeland; l'attitude pendant l'occupation) si son oeuvre théorique avait reposé sur le terrain solide de la dialectique matérialiste au lieu de s'appuyer sur un fondement surtout idéaliste." (p. 35)
47. Pour ne citer qu'un exemple, Hendrik Brugmans (*1906) reconnaît ouvertement sa dette intellectuelle vis-à-vis d'Henri de Man, mais souligne toujours ce qui le séparait du penseur socialiste après la crise de Munich (1938). Cf son introduction au premier tome des Oeuvres (cf supra note 2), pp. 5-57, notamment pp. 56-57; ou encore son article : De Man herleeft, in : De Standaard der Letteren, 11/6/1976, p. 1.
48. J'estime qu'il faudrait également atténuer l'ascétisme d'Henri de Man, et que certaines énigmes devraient être approfondies. Mme Claeys-Van Haegendoren s'étonne régulièrement, mais sans vouloir en avoir le coeur net; p. ex. dans son article : H. de Man en het nationaliteitenvraagstuk, in : Ons Erfdeel, vol. 13 no 4, juin 1970, pp. 95-100, surtout p. 100 note 7.

C O T I S A T I O N S

Suivant l'usage académique, l'ASSOCIATION pour l'étude de l'oeuvre d'Henri de Man a fixé au 1er octobre le début de ses exercices annuels.

Le moment est donc venu pour nos membres de payer leur COTISATION 1976/77. Nous remercions ceux qui y ont déjà pensé et ceux qui y penseront prochainement.

LE MONTANT ? Cotisation normale : FS 50.- (couple : FS 60.-
 étudiants : FS 25.-)

Cotisation de soutien :
FS 100.- (couple : FS 110.-)

LE COMPTE ? N° A 7752.516 au nom de l'ASSOCIATION POUR L'ETUDE
DE L'OEUVRE D'HENRI DE MAN auprès de la
CAISSE D'EPARGNE, 1211 GENEVE 11.

Exemples de moyens de paiement :

- Virement bancaire au compte susmentionné.
 - Mandat de poste international (en Suisse : bulletin de versement) libellé au nom de la CAISSE D'EPARGNE, GENEVE, compte de chèques postaux 12-2000, avec mention sur le talon du destinataire du compte bancaire susmentionné.
 - Chèque bancaire libellé en francs suisses au nom de l'Association.
- Etc.

Le Secrétariat de l'Association est à votre disposition pour vous donner tout renseignement complémentaire.

Il vous remercie d'avance de votre bonne volonté.

Hendrik de Man

SOZIALISMUS UND GEWALT ¹

Eine historische Betrachtung über die Entwicklung des Gewaltproblems in der Gedankenwelt des Sozialismus würde etwa folgende grosse Linie aufzeigen :

Im Stadium des utopischen Sozialismus, das der sozialistischen Arbeiterbewegung vorangeht, stellt sich die Frage der Gewaltanwendung noch nicht. Sozialismus ist dann noch eine reine Gesinnungssache. Die Zielvorstellung ist Spekulation auf Grund eines idealen, meist ethischen - manchmal aber auch nur rational-konstruierten - Wertungsmaßstabs. Die Erreichung dieses Zieles wird von einer Zustimmung erwartet, die durch irgend eine Form der Ueberzeugung, Aufklärung, Ansteckung durch das Beispiel von Phalansteren, Gewinnung mächtiger oder reicher Gönner u.s.w. frei verwirklicht wird.

Sobald im Laufe des neunzehnten Jahrhunderts der Sozialismus zur Massenbewegung der Arbeiterschaft wird, ändert sich das Bild. Die Interessen- und Machtmotive einer unterdrückten Klasse verflechten sich mit den Gesinnungsmotiven des Allgemein-menschlichen. Die straffste wissenschaftliche Systematisierung dieser Verflechtung ist der Marxismus. Er vereinigt sozialistisches Ziel und proletarischen Klassenkampf, indem er den Interessenkampf der Arbeiterklasse zum Vollzugsmittel der "List der Idee" macht, wodurch sich ein der geschichtlichen Entwicklung immanentes ideelles Ziel durch den Mechanismus des Macht- und Interessenstrebens verwirklicht.

Was theoretisch als Ethisierung dieses Kampfes durch die Beziehung auf ein eschatologisches Endziel gedacht war, wirkte sich jedoch praktisch als An-ethisierung aus. Die Entscheidung

1. Publié in : Gewalt und Gewaltlosigkeit. Handbuch des Aktiven Pazifismus, Hrsg. F. Kobler, Zurich/Leipzig, Rotapfel-Verlag, 1928, pp.160-168; également in Neue Wege (Zurich), Blätter für religiöse Arbeit, 22. Jg. No 3, mars 1928, pp.100-107, et en néerlandais in Barchem Bladen (Scheveningen), 3ème année, No 8, 1928, pp. 236-243. Cf No 57 et 268 de la Bibliographie de W. Steenhaut.

wurde der Person abgenommen und einer überpersönlichen Macht, der historischen "Entwicklung", der "Klassenmission" und dergleichen, übertragen. Somit entzog sie sich dem Kreise der persönlichen Verantwortung. Das Resultat war ein Ueberhandnehmen der so geheiligten Macht- und Interessenmotive über die Gesinnungsmotive. Der Marxismus wurde für die Arbeitermassen und für die meisten seiner Theoretiker - denn hierin begegnen sich Kautsky, Lenin und Sorel - zum reinen Sozialutilitarismus, wo Klassennot kein Gebot kennt.

In diesem Stadium der Arbeiterbewegung werden Fragen der Gewaltanwendung bloss vom Standpunkte der unmittelbaren empirischen Zweckmässigkeit beurteilt. Der Zweck heiligt die Mittel. Das Klasseninteresse entscheidet absolut. Der Militarismus z.B soll bloss als Instrument der bürgerlichen Klassenherrschaft, der Imperialismus bloss als Form der wirtschaftlichen Ausbeutung bekämpft werden; Kriegsfeindschaft aus ethischer Gesinnung wird als "kleinbürgerliche Sentimentalität" verhöhnt. Der Weg zum Sozialismus erscheint als "Weg zur Macht", die soziale Revolution wesentlich als Umkehrung der sozialen Machtverhältnisse.

Diese Phase des Sozialismus geht jetzt zu Ende. Die praktischen und theoretischen Voraussetzungen, worauf sie beruhte, sind durch die Erfahrungen der letzten zwei Jahrzehnte tief erschüttert worden. Es hat sich gezeigt, dass die dem Streben nach Vorteil und Macht überlassenen Arbeitermassen in der Masse, wie dieses Streben Erfolg hatte, schnell durch psychologische Sättigung in den kleinbürgerlichen Kulturkreis hineinwuchsen. Für die bürokratische Oberschicht der Bewegung ihrerseits wurde die beruflich gewordene Kleinarbeit immer mehr zum Selbstzweck, die Eroberung der bestehenden Einrichtungen immer mehr zur Eroberung durch die bestehenden Einrichtungen. Als die Entscheidung des Weltkrieges kam, erwies sich das "Klasseninteresse" als ein so unsicherer Führer, dass die Internationalität sogleich in die Brüche ging. Als der Zusammenbruch der erschöpften oder besiegten Staaten den Arbeiterparteien die längst ersehnte politische Gewalt in die Hände gab, zeigte sich bald, dass die Interessen-, Macht- und Revanchemotive, worauf sie sich für den Umsturz verlassen hatten, nicht ausreichten, eine haltbare neue soziale Ordnung aufzubauen. Neuerworbene Rechte, wie etwa in den Betriebsvertretungen, konnten - hauptsächlich aus

Mangel an der erforderlichen moralischen Fähigkeit - nicht fruchtbar ausgenutzt werden. In Mitteleuropa gingen die - sowieso recht bescheidenen - Errungenschaften der Revolution grösstenteils wieder verloren, in Osteuropa mussten die Revolutionäre selbst den Abbau vollziehen, und hüben und drüben kam es innerhalb der Arbeiterschaft zum selbstzerfleischenden Bruderkampf. "Gewogen und zu leicht befunden !" mussten überall die Einsichtigen von dem anethisierten Sozialismus sagen, auf den sie ihre Hoffnungen gestellt hatten.

Darum steht der Sozialismus heutzutage im Zeichen der Wieder-Ethisierung. Nicht etwa, als ob eine Rückkehr zum vormarxistischen Utopismus, ein Verzicht auf die institutionellen Forderungen der Arbeiterklasse beabsichtigt wäre. Im Gegenteil. Gerade dieser Kampf soll durch Berufung auf die ihm wirklich zugrunde liegenden ethischen Motive neubeseelt, vertieft und erweitert werden.

Ein Zeichen dieser Vertiefungskrise ist die Verschiebung der Problemstellung in bezug auf die Gewalt. Seitdem man so viele Mittel zu Zwecken hat werden sehen, lässt sich der alte Glaube an die Unabhängigkeit des Mittels vom Zweck nicht mehr aufrechterhalten. Bittere Erfahrungen haben bewiesen, dass man neben der Wirkung der Gewalt auf das gegnerische auch die auf das eigene Heer in Rechnung zu stellen hat. Der Kampf gegen den Krieg kann nicht länger als episodischer Unterteil oder als schrullenhafte Angelegenheit weltfremder Schwärmer angesehen werden; er ist, auch im engsten materiellen Sinne, zur Lebensfrage für Arbeiterschaft und Arbeiterbewegung geworden. Und wenn es auch wahr bleibt, dass eine bessere Menschheit bessere Institutionen erfordert, so ist es gleich deutlich geworden, dass andere Institutionen sich ohne andere Menschen weder errichten noch erhalten lassen, dass zum Sozialismus sozialistische Menschen gehören. Sozialistische Menschen aber sind Menschen, für die der Sozialismus zugleich Forderung an sich selbst und an die Gesellschaft ist, also eine Gesinnung, die auf ethischer Wertung beruht. Und diese ethische Wertung bezieht sich auch auf die anzuwendenden Mittel; denn diese bedeuten das tägliche Handeln, das der wahre Wesensausdruck des tätigen Menschen, die einzig wirksame Form der Politik als Selbsterziehung ist. Aus all diesen Gründen steht die Frage nach der

Zweckmässigkeit und Zulässigkeit der Gewalt heute im Mittelpunkt der sozialistischen Selbstbesinnungskrise.

Diese Krise ist noch in ihren Anfängen. Wie sie gelöst werden wird, lässt sich nicht prophezeien. Nur über die Natur der Spannungen, die sich in ihr auswirken, kann man im wesentlichen folgendes sagen :

Zur Beurteilung des Gewaltproblems kann der Sozialismus weder den absoluten ethischen Gesichtspunkt, noch den absoluten Zweckmässigkeitsstandpunkt brauchen. Der letztere hat, weil zu kurz-sichtig, in der Praxis versagt. Der erstere aber ist in der Praxis einer Massenbewegung undurchführbar. Denn der Sozialismus, obgleich seine Gesinnung letzten Endes ethischen und religiösen Triebfedern entspringt, unterscheidet sich darin von reiner Ethik und reiner Religion, dass er eine Massenbewegung zur Verwirklichung bestimmter institutioneller Veränderungen ist. Der Antrieb seiner Tätigkeit ist jenseitig, aber der Gegenstand seiner Tätigkeit ist diesseitig. Darin ist er zugleich mehr und weniger als eine Religion : mehr, weil er Gerechtigkeit nicht bloss von den Einzelnen, sondern auch von den wirtschaftlichen, politischen und sozialen Einrichtungen fordert; weniger, weil diese Gerechtigkeitsforderung bloss eine Vorstufe der Liebesforderung an sich selbst ist, weil die Rechtsforderung an andere ethisch unter der Pflichtforderung an sich selbst steht. Zwar fehlt auch in der sozialistischen Idee und in der sozialistischen Praxis die letztere nicht - man denke nur an die Opfergemeinschaft streikender Arbeiter, an das Martyrium der Propagandisten und Vorkämpfer -; aber der unmittelbare Zweck dieser Opferhandlungen ist immer etwas, was von anderen verlangt wird, immer eine Veränderung der Institutionen, die an sich noch keine Wesensveränderung der Menschen bedeutet. Das letzte - freilich oft unausgesprochene - Ziel des Sozialismus ist und bleibt der Mensch; aber die Erreichung dieses Zieles setzt eine Umwälzung der sozialen Zustände und Einrichtungen voraus, die der menschlichen Vervollkommnung im Wege stehen.

Institutionelle Veränderung aber ist empirisch nur durch Machtausübung zu erreichen. Denn das Hindernis, das zu Überwinden ist, ist die Macht der anderen. Unter Macht verstehe ich jenes Verhältnis, worin der Wille einer Person oder Gruppe durch den Willen einer

anderen Person oder Gruppe im Sinne eines von letzterer gewünschten Zweckes verändert wird. Das Verfahren dieser Beeinflussung kann sehr verschieden sein. Es gibt da die mannigfachsten Abstufungen, von der Prestigesuggestion über die politischen Druckmittel des Rechtsstaates und die wirtschaftlichen Druckmittel der Streiks bis zu der physischen Gewalt des bewaffneten Kampfes und dem systematischen seelischen Zwang des politischen Terrors. Sogar die einfache Ueberredung durch Propaganda ist ein Machtmittel, denn sie schliesst immer eine Beeinflussung durch Prestigesuggestion in sich; weshalb denn auch jeder Proselytismus dem Feinfühligsten, sogar wenn er ihn um des edelsten Zweckes willen betreibt, irgendwie widerstrebt, weil er in ihm wie eine Ueberlegenheitsanmassung und eine Vergewaltigung des anderen wittert.

Nun lässt sich wohl darüber streiten, wo die Grenze liegt, wo man mit Jakob Burckhardt vom rein ethischen Standpunkt die Macht als das "absolut Böse" zu betrachten hat; womit natürlich nicht gesagt ist, dass wir mit dem Problem des Uebels ringende Menschen diesem Bösen überhaupt entgehen können, oder in unserer Lebenspraxis etwa anderes tun können, als um des absolut Guten willen stets das geringere Uebel zu wählen. Wer die Erde bearbeitet - und das ist für uns als Erdbewohner unser Schicksal - kann seine Hände nicht unbefleckt erhalten, und es ist besser, sich des Werkes wegen dieser Gefahr auszusetzen, als ihr durch Verzicht auf Tätigkeit auszuweichen. Die Praxis hat darum an der Hand des absoluten ethischen Massstabes nach Graden zu messen. Das rechtfertigende Mass des unvermeidbaren geringeren Uebels zu finden, ist nicht immer leicht. Unzweifelhaft scheint mir jedenfalls, dass im ethischen Sinne die Verwerflichkeit der Machtanwendung spätestens dort anfängt, wo die Macht Gewalt wird, d.h. wo sie in erster Linie auf der Einflössung von Angst beim Objekt beruht. Das gilt noch nicht von Propaganda im rein geistigen Sinne, das fängt aber schon bei der Demonstration an und ist beim Streik, beim politischen und rechtlichen Zwang ganz offenbar. Da dies aber die normalen Aktionsmethoden der sozialistischen Bewegung sind, so liegt hier - wie bei jedem menschlichen Handeln, speziell beim gemeinsamen Handeln - eine unüberwindliche Spannung zwischen dem Absolutismus der ethischen Forderung und dem Relativismus der zweckmässigen Möglichkeit vor.

Diese Spannung ist die Tragik jeder menschlichen Leistung, insbesondere jeder Massenbewegung - auch der pazifistischen. Beim Sozialismus ist sie besonders stark, weil sein Prinzip dem Prinzip des Nicht-Widerstandes dem Uebel gegenüber schnurstracks zuwiderläuft : seine Aufgabe ist, das Uebel zu bekämpfen, seine Parole ist : Widerstand. Es muss dabei stets ein Uebel - was Gewalt als Angsteinflössung immer ist - in Kauf genommen werden, um ein schlimmeres Uebel - etwa noch ungerechtere, weil noch mehr auf Angst beruhende Uebermacht - zu verhüten oder zu überwinden.

Dass dies ein schweres Problem ist, brauche ich hier wohl nicht zu betonen. Dass es grundsätzlich dennoch lösbar ist, ist ebenfalls einzusehen; kasuistische Lösungen sind so billig wie Brombeeren, wenn man nur - wie es wirklich nicht anders geht - das unvermeidliche Uebel mit dem entsprechenden Schuldgefühl als Uebel anerkennt und die evidente Unterscheidung zwischen dem Unendlichkeitscharakter des ethischen Masstabes und dem Endlichkeitscharakter der menschlichen Leistung berücksichtigt. Die Anwendung auf die spezifischen Probleme des Sozialismus wird dann verhältnismässig leicht, wenn man etwa als dessen absolutes Endziel die Ausschaltung der Angst aus den menschlichen Beziehungen betrachtet, was wohl zulässig ist, da die höchsten Zielvisionen des Sozialismus mit denen der Demokratie : absolute Selbstbestimmung Gleichberechtigter, des Anarchismus : absolute Autarchie Gleichverantwortlicher und des Christentums : absolute Liebe Gleichheiliger - übereinstimmen.

Viel schwieriger und wichtiger als diese Frage nach dem Denkbaren und Möglichen, ist die Frage nach dem, was da schon heute in der Stimmung und Willensrichtung der Menschen vor sich geht - die Frage also, wie der Sozialismus als Massenbewegung die Diskrepanz zwischen ethischer Forderung und praktischer Zweckmässigkeit zu lösen versucht.

Diese Lösung scheint mir in einer tatsächlich vor sich gehenden graduellen Annäherung der unteren Zweckmässigkeitsgrenze an die ethische Höchstgrenze gegeben zu sein. Darauf hier nur einige flüchtige Hinweise.

Zunächst ist da festzustellen, dass der frühere Glaube an die ethische Indifferenz des Mittels starke Einbusse erlitten hat, weil die praktischen Konsequenzen ihn auch vom Zweckmässigkeitsstandpunkt ad absurdum geführt haben.

Seit der Zeit, wo der Terror im Kampfe gegen politische Unterdrückung noch als Gipfel des sozialen Heldenopfers, der Barrikadenkampf noch als das Wesen der revolutionären Aktion, der Krieg noch als das ureigene Mittel des nationalen Daseinskampfes, der Streik noch als die vorzüglich symbolisch-heroische Rebellion erschien, ist reichlich ein halbes Jahrhundert vergangen. Den Höhepunkt jener Periode bezeichnen etwa die Daten : 1864-72 (die erste Internationale), 1864-1871 (die deutschen Einigungskriege), 1871 (die Pariser Commune), 1881 (das Attentat beim Petersburger Winterpalast).

Heutzutage ist der Terror als Waffe gegen den monarchischen Absolutismus überflüssig geworden, weil dieser Absolutismus tot ist. Der Krieg hat sich statt als Mittel der nationalen Daseinsbehauptung als Mittel der nationalen Selbstvernichtung erwiesen. Der Barrikadenkampf kann nichts mehr erreichen, was nicht viel leichter und sicherer durch das Wahlrecht und durch die Ausnutzung der friedlichen "Revolution in Permanenz", wozu die Demokratie das Mittel bietet, erreicht werden könnte. Der Streik, seitdem er nicht mehr bloss die spontane, wilde Entladung eines sozialen Protestes ist, ist zur ungerne gebrauchten ultima ratio einer Gewerkschaftspolitik geworden, deren Ziel die vertragliche Bindung der Parteien durch Rechtsnormen ist. Die symbolistische Ideologie selber, die diesen Kampfmitteln an sich eine heroische Tugend andichtete, die eigentlich nur einem Teil ihrer Motive gebührte, hat sich durch ihre eigenen Resultate diskreditiert. Die Grenze, jenseits welcher dem heutigen europäischen Durchschnittssozialisten die Gewalt zugleich als unzulässig und unzweckmässig erscheint, hat sich beträchtlich nach unten verschoben und verschiebt sich noch immer weiter. Sie liegt schon entschieden diesseits der ehemals kaum ernsthaft in Frage gestellten Mittel des Terrors, des Strassenkampfes und des Krieges.

Zwischen den Grenzen des unerlässlichen Minimums an gewaltloser Machtausübung und des Maximums, wo das an sich böse Gewaltmittel auch unzweckmässig wird, liegen noch die drei wesentlichen Aktionsmittel des heutigen demokratischen Sozialismus : Propaganda, Gesetzgebung und Streik. Davon stehen nur die zwei letzteren hier wirklich in Frage, weil ja die Propaganda selber durch die Richtung auf sie ihren Charakter erhält. Mag nun die Gesetzgebung vom absolut-ethischen Standpunkt ebenso zum Reiche des Bösen gehören, wie der Staat und seine Machtmittel, seine Heere und Gefängnisse,

so ist doch der Uebergang von der Form des physischen Gewaltkampfes zur Form des rechtsgebundenen consensus, der eine verfassungsmässige Zustimmung voraussetzt und die Möglichkeit einer Veränderung durch freie Propaganda offen lässt, unzweifelhaft eine starke Einengung des Gebietes, wo die Angst vor dem Stärkeren den Willen bestimmt, also ein absoluter Fortschritt im Sinne der Ueberwindung der Gewalt. Und was den Streik betrifft, so liegt in der Tatsache, dass er für die Arbeiterschaft das Kampfmittel par excellence darstellt, das stärkste Argument für jenen melioristischen Pazifismus, der die Ueberwindung des Gewaltkampfes für sich selbst als unbedingte ethische Forderung stellt, bei den anderen aber aus der Einsicht in die Unzweckmässigkeit des Mittels erwartet. Denn das Wesen des Streiks ist eben die Nicht-Leistung, die objektive Passivität bei psychischer Aktivität; mit anderen Worten, der scheinbar passive, in Wirklichkeit aber höchst aktive Widerstand, weil er eine persönliche Entscheidung voraussetzt, die ein Opfer bedeutet und die Ueberwindung der eigenen Angst vor Brotlosigkeit erfordert. Die Gewalt des Brotherrn, die auf Angst vor dem Hunger beruht, wird hier durch eine höhere, weil weniger physische Gewalt überwunden.

Mit alledem ist freilich weder ein absolut befriedigendes Ziel erreicht, noch eine Gewähr vor einem Rückfall in primitivere Phasen des Kampfes gegeben. Diese Gewähr ist unmöglich, solange den Herrschenden mit ihren physischen Kampfmitteln nicht auch die Versuchung, diese zur Behauptung ihrer Macht zu gebrauchen, entzogen worden ist, solange die sozialen Spannungen so stark sind, dass sie die Gefahr spontaner Leidenschaftsentladung mit sich bringen, solange vor allem der Kampf der durch den Imperialismus unterdrückten Rassen und Völker - die Hauptform des sozialen Kampfes im kommenden Jahrhundert - die in Europa kaum gelöschten Kriegsbrandherde anderswo wieder anfacht. Aber immerhin ergibt sich schon aus dieser summarischen Uebersicht, dass auf sozialem Gebiet die grösste pazifistische Leistung zur Ueberwindung gewalttätiger durch weniger gewalttätige Methoden in den letzten Jahrzehnten vom Sozialismus vollbracht worden ist. Was für den nichts Ueberraschendes hat, der das wahre Wesen des Sozialismus in der Sublimierung der Leidenschaften des sozialen Inferioritätskomplexes durch Richtung auf ein sozial-ethisches Vollkommenheitsziel erkannt hat.

Das ist für jene Kriegsdienstgegner, denen, wie mir, der Kampf gegen Gewalt und Furcht der Hauptantrieb ihrer gesamten sozialen Tätigkeit ist, eine sehr starke Ermutigung. Denn diese Entwicklung von der Gewalt hinweg ist der Erfahrung zu verdanken, dass die Gewalt viel unzweckmässiger ist, als man es zuerst glaubte, und dass die Beeinflussung anderer umso wirksamer ist, je mehr sie auf das Mittel der Angsteinflössung verzichtet. Es gibt keine besseren Kampfmittel, als die des aktiven Pazifismus, keinen heiligeren Krieg, als den Krieg dem Kriege, keinen grösseren, die edelsten Kampf- und Opferinstinkte des Menschen befriedigenden und nutzbarmachenden Heroismus, als den Heroismus des kämpfenden Geistes. Es gibt keine bessere Art, die Furcht zu überwinden, als der Verzicht darauf, selber Furcht einzuflössen. Es gibt, so paradox das auch klingen mag, keine bessere Unterrichtsstunde in der Strategie des geistigen Machtkampfes, keine bessere Propagandistenschule der wahren Ueberlegenheit und der höchsten Eroberungskunst, als die Bergpredigt. Das lernt nach und nach auch der Sozialismus.

Résumé

A l'époque du socialisme utopique, la question du recours à la violence ne se pose pas encore. Le socialisme est alors une affaire de conviction, de persuasion et d'explication. La situation change lorsque le socialisme devient mouvement de masse. Les mobiles d'intérêt et de pouvoir se mêlent aux convictions humanistes. Le marxisme notamment voit dans l'intérêt de classe un moyen de réalisation de la "ruse de l'idée".

Mais l'éthique comprise théoriquement dans l'eschatologie du but final débouche pratiquement sur une absence d'éthique (une an-éthique). (p. 17) Le sujet de l'action devient un pouvoir supra-personnel, une mission de classe, de sorte que les mobiles d'intérêt et de pouvoir l'emportent sur les convictions. Le marxisme devient pour les masses un utilitarisme social.

Durant cette phase le recours à la violence est considéré comme une question d'opportunité. La fin justifie les moyens. Le pacifisme en tant que conviction est traité de sentimentalité petite-bourgeoise. La voie vers le socialisme est synonyme de conquête du pouvoir, la révolution sociale est synonyme de renversement des rapports de force.

Mais aujourd'hui on s'aperçoit que la satisfaction des intérêts de classe et la lutte pour le pouvoir ne suffisent pas à changer la société. L'organisation socialiste engendre une bureaucratie pour qui la conquête institutionnelle trouve une fin en soi. Les nouveaux droits acquis n'ont pu être utilisés pleinement faute essentiellement de capacité morale.

(P. 18) C'est pourquoi le socialisme doit maintenant redécouvrir ses fondements éthiques, ce qui ne signifie ni un retour à l'utopisme prémarxiste, ni une renonciation aux revendications de

la classe ouvrière. Aussi le problème de la violence se pose-t-il différemment. On a découvert qu'il n'est pas séparable des fins. Certes on n'aura pas une société meilleure sans institutions meilleures, mais on n'aura pas non plus d'autres institutions sans d'autres hommes. D'où la nécessité d'une morale qui se reflète dans l'action quotidienne, de valeurs comprises à la fois comme revendication envers la société et exigence envers l'homme.

(P. 19) La difficulté vient de ce que, pour résoudre le problème de la violence, le socialisme ne peut se réclamer ni de l'opportunisme pur, qui a fait faillite, ni de l'éthique pure, irréalisable dans un mouvement de masse, car si l'impulsion en procède, l'objet du socialisme est, pourrait-on dire, séculier.

(P. 20) Or le changement des institutions passe par l'exercice du pouvoir et l'on peut alors se demander à partir de quelle limite le pouvoir devient, selon Jakob Burckhardt, le "mal absolu". D'autre part celui qui travaille la terre ne peut guère espérer garder les mains immaculées. C'est donc une question de degré, souvent difficile à apprécier. La limite se situe, semble-t-il, là où le pouvoir devient violence, c'est-à-dire là où il s'exerce par la peur qu'il inspire. Cela est déjà visible dans la grève, la contrainte politique et juridique, qui sont des moyens d'action normaux du socialisme, d'où une inévitable tension entre l'exigence éthique et les nécessités pratiques. (P. 21) C'est le côté tragique de tout mouvement de masse, qui contredit le principe de non-résistance au mal. Tout au plus peut-il alors espérer combattre par un moindre mal un mal plus grand, surtout si l'on considère comme but ultime du socialisme l'élimination progressive de la peur dans les relations humaines.

(P.22) Le temps n'est plus où la terreur, les combats de barricade, la guerre exprimaient et symbolisaient la rébellion héroïque des opprimés. La limite jusqu'à laquelle le recours à la violence se justifie s'est considérablement déplacée, de sorte que le socialisme démocratique utilise aujourd'hui essentiellement la propagande, la législation et la grève. Elles n'excluent pas le "mal absolu", mais l'élimination de la violence physique au profit de la recherche légale d'un consensus représente un progrès absolu. (P.23) Certes tout cela n'est pas une garantie contre une rechute dans une phase primitive. Mais cette garantie ne sera pas acquise aussi longtemps que les oppresseurs auront, avec les moyens de lutte physiques, la tentation d'y recourir pour affermir leur pouvoir, aussi longtemps surtout que la lutte des races et des peuples opprimés par l'impérialisme - forme principale du combat social à venir - prendra un peu partout le relais des foyers de guerre européens.

Il n'empêche que le socialisme a déjà réussi à substituer à des méthodes violentes des méthodes moins violentes, ce qui n'a rien de surprenant aux yeux de celui pour qui le socialisme permet aux sentiments issus du complexe d'infériorité sociale de s'orienter vers un objectif social et éthique.

(P.24) Telle est la leçon de l'expérience : la violence est moins efficace qu'il n'y paraît au premier abord, l'influence qu'on peut avoir sur autrui s'accroît de la disparition de la peur. Il n'y a pas en définitive de meilleure stratégie spirituelle et intellectuelle, pas de plus grande force conquérante que le Sermon sur la Montagne. (mb)

ECHOS ET NOUVELLES

Réunion du Comité

Le Comité de l'Association s'est réuni le 27 novembre 1976 à Bruxelles pour discuter notamment un projet de semaine d'études consacrée à Henri de Man. Renseignements supplémentaires dans le prochain Bulletin.

Steven Philip Kramer a publié dans RES PUBLICA, vol.18 no 1, 1976, pp. 59-80 un article intitulé Neo-socialism.- The Belgian Case, essentiellement consacré à la politique d'Henri de Man.

Michel Brélaz lui répond dans Néo-socialisme : le cas belge, paru dans le numéro suivant de la revue.

Signalons la parution du sixième et dernier tome des Oeuvres d'Henri de Man aux Editions Standaard, Anvers, sous le titre Massificatie en Cultuurverval, présenté par Walter de Brock.

Ce volume contient en outre la Bibliographie de Wouter Steenhaut dont nous avons parlé dans notre dernier Bulletin.

0000

CE QUE L'ASSOCIATION PEUT FAIRE POUR VOUS :

- vous informer sur ses activités et ses projets
- vous envoyer
 - *** les Actes du colloque sur l'oeuvre d'Henri de Man
 - *** le livre essentiel d'Henri de Man, L'Idée socialiste (au prix spécial de FS 30.- port compris)
 - *** la brochure d'A.M. van Peski, Hendrik de Man, Ein Wille zum Sozialismus (stock limité)
 - *** les précédents numéros du Bulletin (stock limité)
- vous renseigner ou vous conseiller, dans la mesure de ses possibilités, sur les questions d'archives et de publications relatives à Henri de Man.

CE QUE VOUS POUVEZ FAIRE POUR L'ASSOCIATION :

- adhérer ou, si c'est déjà fait, recruter de nouveaux membres
 - faire part de vos idées, critiques et suggestions
 - communiquer ce que vous lisez dans la presse ou ailleurs sur Henri de Man (comptes rendus, articles, échos, etc.)
 - collaborer au Bulletin (en français, en allemand, en néerlandais, en anglais...)
 - permettre le recensement, la conservation ou la reproduction de documents, livres, journaux etc. relatifs à Henri de Man.
-

